

[Anecdotes]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 14

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

condechons dé s'ein mettré. Dein ellia lettra, on dit : Tant qu'ora n'ein adé étâ isolâiés pé noutra fauta et cein aminé onna masse dé calamitas. Ne vollien tatsi dé lé féré botsi onna vouairetta. L'union fara qu'on sara pllie forté et qu'on s'améra mé. Que lé pllie coradjâosés eincoradzont lé z'épouairâosés ? S'on no reproudzé dé ne pas avâi atant d'esprit et dé foorcé qué lé z'hommo, c'est to bounameint pace que lo mondo est mô organisâ. C'est lo momeint dé travailli et dé demandâ po la fenna lé mêmô drâi et lé mêmô privilèges que lé z'hommo ont z'eu du ia tant grand teimps.

La fin de la lettra eincoradze po forma dâi sections per ti lé câro et dit que faut s'adressi à Madama N. N.

Français

GENÈVE. Les dames veulent absolument se mettre en scène. Elles ont formé une section particulière du Congrès international de la paix. Par une circulaire, la section s'adresse aux dames de tous les pays et de toutes les conditions, en les priant de vouloir s'incorporer. Dans cette circulaire on dit : Jusqu'à maintenant nous avons été isolées par nos habitudes et nos préjugés. Cet isolement a engendré une multitude de calamités. Notre intention est de les supprimer ou du moins de les amoindrir. L'union portera les fruits de la force et de l'amour. Que les plus courageuses animent les faibles et les timides. Si l'on nous reproche une infériorité de forces intellectuelles et physiques, cela provient de la mauvaise organisation sociale actuelle. Il est temps de travailler et de coopérer à revendiquer pour la femme les droits et les privilèges qui ont été depuis des siècles la possession exclusive de l'homme. La lettre se termine par un appel chaleureux avec l'invitation de former des sections locales et d'en faire part à l'adresse de M^{me} N. N.

Il y a toujours eu et il y aura toujours de ces jeunes filles qui, exceptionnellement douées par la nature, captivent et attachent à leurs pas une foule d'adorateurs. Faire exhiler des soupirs autour d'elles, recueillir des compliments flatteurs, accorder comme une faveur insigne un de ces regards qui font tressaillir les cœurs de vingt ans, donner un attouchement d'une main blanche et adorablement modelée, faire de tous leurs attraits le tourment des jeunes fous qui les entourent, ne donner son cœur à personne pour ne point se priver du secret plaisir de semer l'espoir sans le satisfaire, tel est le rôle de ces séduisantes créatures.

Mais, comme la rose la plus fraîche se fane et se flétrit, comme l'eau la plus pure se corrompt, comme le marbre du statuaire voit ses gracieux contours se détériorer au souffle du temps, ainsi telle fille d'Eve, belle et dédaigneuse, vieillit et voit disparaître ses charmes dans la course rapide des années. Puis viennent les déceptions, l'isolement contre lesquels luttent, fiers encore, les restes de la beauté.

Les poètes, paraît-il, s'y laissent prendre, témoin

la poésie suivante qu'un de nos amis a oubliée dans un livre que nous lui avons prêté.

Les vers en sont vraiment trop bien frappés et surtout trop bien sentis pour que nous puissions résister au plaisir de les publier. Veuillez l'auteur nous pardonner notre indiscretion.

A M^{lle} C. d'A.

Dans ces jours ennuyeux où la vie est sans charme,
Où la main par instants pour sécher une larme,
Laisse choir le travail.

Quand d'un regard éteint vous fixez l'étendue,
Et que l'avenir s'offre à votre âme éperdue
Comme un épouvantail ;

Quand de votre passé, les plus brillantes pages,
Quand vos rêves dorés, ces perfides mirages
Semblent s'évanouir ;

Et puis que vous sentez, dérision amère,
Battre dans votre sein un tendre cœur de mère
Que vous devez souffrir !!

Qu'il doit vous être dur, ô séduisante femme,
De contenir l'ardeur de cette ardente flamme,
Dont cent autres pour vous
Ont brûlé, lorsque reine aux lèvres dédaigneuses,
Vous écrasiez d'un flot de paroles railleuses
Vos amants à genoux.

Oh ! qu'il doit en coûter à votre orgueil immense,
De reconnaître enfin la suprême puissance
Du temps, ce grand vainqueur.
Qui marque votre front d'ineffaçables rides,
Maintenant que le soir vos salons restent vides
Comme l'est votre cœur.

Ils ne s'inclinent plus devant vous, ô déesse !
Ceux qui pendant dix ans ont commis la bassesse
De traîner votre char.

Quand vous les rencontrez par hasard, au passage,
Le rouge du dépit monte à votre visage
Déjà rouge de fard.

Vos paroles d'amour étaient autant d'abîmes,
Où vous faisiez tomber lâchement vos victimes,
Innocentes pourtant.

Les rôles ont changé, car la coupe était pleine :
Ils n'ont gardé pour vous que des regards de haine,
Ceux qui vous aimaient tant.

Vous leur feriez pitié, si vous en étiez digne,
Aux hommes qu'autrefois par votre morgue insigne,
Vous avez outragés ;

Mais vous n'eûtes pour eux, ni bonté, ni clémence,
Aujourd'hui que pour vous l'expiation commence,
Ces hommes sont vengés !!

Si l'auteur qui a écrit la comédie intitulée : *les petites misères de la vie humaine*, avait connu le fait suivant, il ne l'aurait certes point oublié dans sa pièce :

Un jeune vaudois, en service à Genève, reçoit il y a quelques semaines, une dépêche télégraphique lui annonçant la mort d'un de ses parents, domicilié près d'Orbe. Il songe immédiatement à faire ses préparatifs de départ pour le jour de l'enterrement et consulte sa petite garde-robe. Le seul habit noir qu'il possède se trouve râpé ; il court chez son tail-

leur et lui recommande expressément de lui faire un habit neuf pour le surlendemain, en lui disant qu'il le prendrait en allant à la gare. Le tailleur, vu le cas exceptionnel, met toute la célérité possible à l'exécution de la commande, et, pour l'heure indiquée l'habit noir était prêt, soigneusement enveloppé d'une feuille de fort papier gris. Le jeune homme prend son habit et monte dans le train, l'esprit tout préoccupé du but de son voyage... A Chavornay, il saisit son paquet et saute à bas du wagon, pour prendre, à pied, le chemin d'Orbe. Arrivé au domicile du défunt, un instant avant le départ du convoi funèbre pour le cimetière, il se hâte de demander une chambre pour échanger sa jaquette grise contre l'habit de cérémonie; puis, ouvrant le paquet qu'il avait sous le bras, il trouve..... oh, fâcheux contre-temps! oh, petites misères de la vie humaine!..... il trouve..... un habit d'artilleur!!

Voici l'explication du quiproco :

Dans le wagon, le jeune homme venant de Genève, avait pour voisin un gros luron qui avait posé sur le banc un paquet parfaitement semblable à celui qui contenait l'habit noir, et avec lequel il fut échangé par inattention.

Une annonce publiée l'autre jour dans la *Gazette de Lausanne* nous apprend que l'un de ces messieurs court encore après son frac et l'autre après son uniforme.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE RÉELLE.

Bastel et sa femme Regina formaient, comme le dit le proverbe, un couple de pigeons qui vivent tendrement ensemble et s'accordent pour ramasser partout le grain le plus mûr et le meilleur. Quant à faire des économies, ils n'y parvenaient jamais, quel que fût leur ardeur au travail. Mais s'il ne leur restait rien, ils n'avaient non plus jamais été dans le cas de se coucher ayant faim. Leur maisonnette, franche d'hypothèque, et taxée 80 florins (un peu plus de 160 francs) au cadastre, possédait un joli jardin.

Selon l'habitude de l'endroit, on appelait Bastel le petit jardinier et l'expression était parfaitement juste. En effet, les fleurs ne manquaient pas dans son jardin. mais elles étaient d'une qualité à laquelle on ne fait point attention; leur valeur s'attachait plutôt aux tubercules, appelés ordinairement pommes de terre, qui croissaient aux racines. Toutefois il faut dire que la provision ne suffisait pas pour l'année.

Nos deux époux s'estimaient riches parce que leur petit avoir suffisait à leurs modestes besoins. A côté de la culture de son jardin, Bastel faisait encore divers travaux dans lesquels sa femme l'aidait avec courage. Ils sciaient et fendaient le bois, moissonnaient, battaient le blé, faisaient des fenaisons, en un mot, ils s'acquittaient de tous les ouvrages qui rentrent dans le vaste champ d'activité des journaliers. Dieu ne leur avait point donné d'enfants; cette lacune dans leur ménage leur arrachait bien, parfois, un soupir; toutefois ils reconnaissaient combien la vie leur eût été difficile avec une troupe de petits convives doués de bon appétit.

A la qualité de propriétaires nos époux en joignaient une autre, ils étaient tous deux capitalistes. Regina avait hérité... 20 florins... d'un oncle maternel. Bastel de son côté avait un parent âgé et célibataire qui devait lui laisser une succession de même valeur. Pour nos époux, c'était toute une fortune. Cependant Bastel ni sa femme ne pensaient point à la mort de leur vieux cousin Christophe, et ne la désiraient point. Chaque fois qu'ils allaient le voir, ils lui souhaitaient, avec

sincérité, et cordialement, santé et longue vie. Au nouvel-ans ils ajoutaient à ces vœux un supplément extra.

Enfin cet état de choses changea. Un dimanche matin, le vieux cousin Christophe, qui demeurait en face de chez Bastel, ne se leva point. Il se pourrait qu'il soit malade, dit Bastel à Regina, car il va régulièrement à l'église, et se lève toujours de bonne heure le dimanche matin. Comment se fait-il que, par un temps magnifique, je ne l'aie pas vu savourer sa pipe à sa fenêtre? Je vais voir. Quand Bastel entra dans la chambre meublée que louait son cousin, le profond silence qui y régnait lui donna le frisson; Bastel s'approcha du lit et y trouva un cadavre déjà glacé. — Le vieil octogénaire gisait là avec une expression frappante de calme: il s'était éteint en paix.

Comme d'habitude, Messieurs de la Justice, qui écrément toujours les héritages, prirent inventaire de tout, firent des additions, des divisions, des soustractions et inscrivirent sur le protocole que, déduction faite des frais de timbre, des émoluments, des vacations, etc., la succession s'élevait à vingt florins tout juste. Lorsque Bastel apporta cette somme à la maison, il dit joyeusement: « Maintenant me voilà aussi riche que toi! » Regina sourit et fit, de la tête, un signe d'assentiment. Puis calculant avec les doigts de la main droite sur les doigts de la gauche, elle dit: « Vingt et vingt font quarante! Ah Bastel! c'est vraiment trop de bonheur! Que ferons-nous de tant d'argent? »

Bastel sourit d'un air de suffisance, comme quelqu'un qui ayant imaginé un beau plan veut causer une surprise à son interlocuteur. « Feu notre bon cousin Christophe, » dit-il enfin, « n'est pas mort pour rien, juste en ce moment; cette mort signifie quelque chose! Elle m'a l'air de prédire que je deviendrai grand jardinier! »

Quelle idée prétentieuse? s'écria Regina. Nous sommes faits pour ce métier, comme un oignon est fait pour être mis dans une tasse de café; et comment t'y prendrais-tu pour devenir grand jardinier?

Ici Bastel reprit son sourire mystérieux, garda un moment le silence, afin de mieux piquer la curiosité de sa femme, puis il lui dit: « Vois toi-même, Regina, d'après le compte que tu faisais tout à l'heure, tes vingt florins ajoutés à mes vingt florins font quarante florins tout juste. Notre maison est taxée quatre-vingts florins, cela fait une fortune totale de cent vingt florins. Eh bien! ne devines-tu pas? — Non, dit Regina en le regardant d'un air incrédule; tu sais que j'ai un peu de peine à comprendre les choses. Je crois, finalement que tout cela n'est qu'une mauvaise plaisanterie. — Regina, Regina, s'écria Bastel avec douleur et surprise, je ne puis souffrir les plaisanteries. Du reste, regrettant sincèrement mon cousin Christophe, dans le deuil où je suis, je ne saurais plaisanter et encore moins me moquer de toi. Mais ne songes-tu pas que je dois recevoir, aujourd'hui même, les vingt florins, parce que c'est demain que l'on vend aux enchères les propriétés de Tannert, savoir sa maison, son jardin et sa prairie plantée de beaux arbres fruitiers? Si donc ce n'est pas la volonté de Dieu que j'acquiesce ces propriétés, pourquoi les choses sont-elles arrivées juste comme cela, que d'après les conditions affichées au pilier public, l'acquéreur devra payer cent vingt florins comptant? »

Regina secoua la tête d'un air pensif, bien que l'idée de venir grands jardiniers lui sourit outre mesure, elle répondit: « Je ne puis me mettre dans la tête que nous devions être un jour des gens aisés! Et puis les vingt florins sont là, c'est juste, mais les quatre-vingts? Notre maison ne trouvera pas de sitôt un acquéreur, une maison est plus difficile à vendre qu'une jolie fille riche, à marier. Puis mes vingt florins sont placés sur le pauvre tisserand du haut du village. Avec sa masse d'enfants et son peu de gain, il n'a pas vingt florins à ma disposition d'un moment à l'autre, sans quoi ce brave et digne homme aurait remboursé depuis longtemps ce capital. »

— Tu es pourtant, en chair et en os, l'incrédule Thomas, reprit le mari, presque avec colère. Je ne prétends nullement m'élever au-dessus de mon rang; mais si avec l'aide de Dieu je puis nous procurer un meilleur sort pour nos vieux jours, je crois qu'il est de mon devoir de le faire. Ainsi je me pro-